cipales, sensiblement plus larges que les costules, découpent le limbe de chaque valve en une dizaine de rayons contenant chacun de 7 à 10 costules, tandis que, dans *P. radiatus*, il y a une vingtaine de côtes principales, les rayons qu'elles déterminent sur le limbe sont assez vagues, inégaux, et les costules qui les ornent sont elles-mêmes fort inégales entre elles [1].

Chez *P. multisquamatus*, l'aire umbonale des valves, qui renferme l'origine des costules, ne porte aucune écaille, mais montre sur les deux valves une *microsculpture camptonectique* bien visible, formée de lignes vermiculées, obliques et anastomosées, qui s'étend sur toute la surface de l'aire, dans les intervalles des costules et sur les costules elles-mêmes, visible surtout sur les 9 ou 10 côtes principales et plus visible encore sur les parties latérales du test.

La microsculpture dans *P. radiatus* est tout autre et ne se voit que sous un fort grossissement.

Le *Pecten (Chlamys) Gilchristi* Sowerby (Marine Investigations of South Africa. — Mollusca, Pelecypoda, p. 1, pl. VI, fig. 6, 1904) me paraît assez voisin du *P. multisquamatus*, les oreillettes seraient moins inégales et autrement costulées....

Ne connaissant de cette espèce de l'Afrique australe que la description et la figure, établies l'une et l'autre d'après un seul individu, il m'est difficile de faire plus que signaler cette ressemblance avec le jeune exemplaire du British Museum, ressemblance qui frappe surtout si on ne considère que le limbe des valves.

La Mission d'Ollone dans la Chine occidentale, le Tibet Nord-Est et la Mongolie (1906-1909),

par M. le Lieutenant des Prades de Fleurelle,
Membre de la Mission.

(avec projections.)

Monsieur le Directeur,
Messieurs,

Je tiens à vous renouveler dès l'abord l'expression de tous mes remerciements pour le grand honneur que vous me faites en me conviant à parler devant une aussi docte assemblée; j'en suis indigne vraiment, et si

[1] Hutton les décrit comme égales entre elles. Voici, d'ailleurs, le texte complet de sa diagnose, d'après le mémoire précité, traduit dans le *Journal de Conchyliologie* : «Coquille orbiculaire, équivalve, comprimée et munie d'environ 80 stries rayonnantes égales entre elles et rugueuses, oreillettes inégales, bord crénelé, test mince et de coloration rouge ocracée ou d'un pourpre jaunâtre.

«Hauteur, 1 pouce 8/10; longueur, 1 pouce 7/10.»

vous me permettez d'employer les expressions familières aux rites de la politesse chinoise, je vous solliciterai de vouloir bien excuser le «tout petit» que je suis d'oser prononcer devant ses grands frères aînés, très sages et très éclairés, des paroles oiscuses et malhabiles.

Ma science est imparfaite et j'aurai besoin de toute votre indulgence pour un profane comme moi.

Mais vos instants sont comptés, et je vais tâcher, avec l'aide des projections, de vous donner quelque idée de l'aspect d'une partie des pays traversés par la Mission d'Ollone.

Je ne reviendrai pas sur les travaux des hommes éminents qui étudièrent la formation des pays chinois et tibétains. Les noms des Richthofen, des Lockzy, plus récemment de M. l'Ingénieur en chef Leclère, du Dr Tafel, élève de Richthofen et de bien d'autres, sont trop connus pour qu'il soit besoin de rappeler leurs travaux auxquels je vous renvoie pour l'historique de la formation du puissant massif tibétain et de son émersion au début de l'ère secondaire.

Je ne vous parlerai pas du Tonkin, que nous quittions à Laokay, pour entrer en Chine, ni du Nam Ti, qui, malgré les études préliminaires qui précédèrent la construction du chemin de fer du Yunnan, devait réserver de si amères déceptions aux ingénieurs de la compagnie de construction. Les coolies furent décimés par les fièvres, la main-d'œuvre faillit manquer, et quand, au prix de terribles difficultés le long du ravin étroit qu'est le Nam Ti, la voie paraissait définitivement praticable, les calcaires et les chistes détrempés glissaient sur celle-ci aux premières grandes pluies, obligeant de recommencer presque tout le travail.

Nous ne décrirons pas les magnifiques canions creusés dans les alluvions qui bordent au Sud la plaine lacustre du lac de Yunnan Sen, rappelant en petit ceux célèbres du Colorado; nous ne parlerons que pour mémoire des magnifiques grottes comme celle des Hirondelles, près de Lingan Fou, qui provoque chez les Chinois un respect religieux et d'où sort, au pied des jolies pagodes édifiées par leur zèle, une claire rivière à l'onde pure.

Le Commandant d'Ollone a dit à la Sorbonne combien ces grottes rendent difficile la tâche du topographe. Celui-ci s'écartant peu d'un itinéraire étroit, parfois sans s'en douter, traverse sur une montagne un grand cours d'eau qui circule avec aisance à 400 ou 500 mètres au-dessous de la route, pour ressortir loin de là, laissant en panne le pauvre géographe aussi dérouté sans sa rivière que Soubise sans son armée: «Elle aurait dû être là pourtant!» et souvent, trompé malgré de consciencieux interrogatoires par ses guides (les renseignements chinois sont généralement aux trois quarts faux quand ils ne le sont pas entièrement), c'est une autre rivière qu'il prendra pour celle qui s'est clandestinement dérobée.

Ces grottes sont nombreuses au Yunnan et au Kouei Tcheou; l'une d'elles, à Heou Tchang, servait habituellement d'abri à de miséreuses popu-

lations, lorsqu'un jour, il y a quelque cinquante ans, sans prévenir, elle donna passage à une jolie, mais impétueuse rivière à laquelle il fallut bien faire place.

Ainsi en maintes régions le sol chaotique fut protégé contre l'érosion par l'engouffrement des eaux à travers des formations calcaires souterraines.

Si nous quittons Yunnan Fou vers l'Est, nous trouvons d'abord au village du délicieux lac de Tang Tche, auprès duquel on compte faire une station sanitaire pour les coloniaux anémiés, des sources d'eaux chaudes dont les effets thérapeutiques sont connus et depuis longtemps utilisés par les Chinois. Après Yléang Hien, dont la large vallée d'alluvions est devenue trop large pour le Pa Ta Ho, pourtant respectable, qui y déroule ses méandres, nous pénétrons dans le massif montagneux de Lou Nan, dont les plateaux désolés ont un aspect particulièrement curieux, par les alignements de calcaires ruiniformes dont il sont parsemés; c'est du côté de Tien Sen Kouan qu'ont été prises les vues des archipels de petits pitons rocheux que vous montreront tout à l'heure deux vues photographiques.

Laissons de côté, faute de temps, les galeries de mines, les salines: les houillères de Toudza déjà décrites par M. l'Ingénieur Leclère et par M. de Vaulserre.

Il est difficile de ne pas évoquer d'un mot les rizières de montagnes, travail merveilleux qui transforme les vallées les plus banales en séries de petits bassins aux contours harmonieux, épousant les formes de la colline, charmant la vue de leurs multiples miroirs en gradins qui donnent l'impression féérique des terrasses artistiquement étagées d'un parc princier; que de siècles de travail persistant pour cette transformation du sol! Mais ne nous y arrêtons pas; qui n'a entendu parler cent fois des rizières de Chine?

Un curieux et beau spectacle est celui qui se déroule sous les yeux du voyageur qui, monté jusqu'auprès du rocher, en forme de dent, qu'est le Péla Chan, voit se dérouler devant lui, de l'autre côté de la large vallée lacustre de Lo Ping Tchéou — le mot plaine serait plus exact, tant elle est vaste — une forêt de pitons rocheux, aigus, menaçants, d'un aspect vraiment fantastique. C'est une vision extraordinaire, c'est une magnifique baie d'Along dont la surface de la mer par un coup de baguette magique se serait durcie en une lande rocailleuse.

Les cuvettes étagées. — Une des causes de richesses du Kouei Tcheou réside certainement dans la multiplicité curieuse des terrasses successives par lesquelles s'écoulent les eaux. Tandis qu'en nos pays il est relativement rare que la vallée soit barrée par la résistance à l'érosion d'une roche trop dure, il semble au Sud-Ouest du Kouei Tcheou que les sauts brusques de cuvette en cuvette soient la règle générale.

Pendant des étapes entières, le régime de la route, la grand'route — si tant est qu'un sentier de chèvres mérite ce nom — est le suivant : horizontal à peu près pour contourner toute une cuvette lacustre aux rizières doucement étagées, le sentier tout à coup grimpe pour en sortir, gravissant un des bords jusqu'au seuil, limite d'une nouvelle cuvette de niveau supérieur ; horizontalité encore pour contourner celle-ci, puis saut brusque jusqu'à la suivante. Quand on arrive au seuil le plus élevé, on redescend de même, par saccades. Cette configuration du terrain est si remarquablement favorable à la culture de ces rizières, qui s'étagent gracieusement en élégants petits lacs allongés suivant les lignes de niveau, que l'on serait, sans la notion de la lenteur extrême avec laquelle se produisent les phénomènes physiques, presque tenté de croire que c'est l'homme, dont le labeur quotidien travaille à retenir depuis tant de siècles l'eau nécessaire à l'irrigation méthodique de ces lacs minuscules, qui réussit en favorisant une puissante évaporation, à empêcher l'érosion régulatrice, nivelatrice, et que sans lui ces eaux torrentueuses auraient emporté vers les plaines basses, avec la boue fertile qui est pour tous la source de vie, les seuils si utiles auxiliaires.

Aux approches des failles parallèles du bassin du Hoa-Kiang, les vallées reprennent une formation naturelle, régulière, que nous ne rencontrons ni chez les affluents du Fleuve Bleu, ni dans la région extrême du Sud-Ouest.

La vallée à l'envers. — Un autre spectacle un peu anormal se rencontre fréquemment dans ces pays où l'homme, par sa patience inlassable, arrive à bouleverser les effets de la nature.

La route suit une grande vallée, large, vallée à l'européenne, le lit de la rivière bien marqué au milieu ; mais pas d'eau. Nous remontons la vallée, et nous voyons apparaître un filet d'eau ; nous remontons encore, et le ruisseau grossit ; quelques kilomètres plus loin, à côté de nous coule une belle rivière, calme, large, une vraie rivière que l'on ne traverse que par un gué sérieux ; quoi de plus contraire au simple bon sens !

C'est que la vallée haute était peu large et les coteaux assez abrupts pour empêcher la formation de nombreuses rizières ; l'eau allait à la rivière dans cette vallée haute. Mais en descendant elle s'est, après un confluent, élargie ; des rizières se sont sans mesure étagées, étalées à droite, à gauche ; la rivière est captée de ci de là ; l'eau pompée par une évaporation semblable à celle des marais salants a méconnu ce principe qu'elle aurait dû retourner à la rivière, et le lit bientôt reste à sec ; les rizières elles-mêmes n'étant plus alimentées devront plus bas cesser d'exister, laissant une large vallée déserte et stérile.

Si, rentrés à Yunnan Sen où se fait la jonction des deux groupes momentanément séparés de la mission d'Ollone, nous reprenons la route qui

de la capitale du Yunnan nous conduit vers le Nord, la grande route d'Outing tchéou, nous ne retrouvons plus les curieux aspects des cuvettes en escalier, ni l'originale contradition des rivières qui se dessèchent à mesure qu'elles reçoivent des affluents; mais nous avons l'occasion d'enregistrer le phénomène tout particulier sur lequel le commandant d'Ollone a insisté dans la conférence du 12 mai.

Je ne pourrais espérer faire mieux que lui ressortir ce contraste entre les pentes douces des vallées près de la source et les ravages que présentent les vallées ravinées près du confluent; je me bornerai à rappeler que tout le pays entre Yunnan Sen et la plaine de Tchen Tou est caractérisé par ce fait : aux altitudes élevées, les cours d'eau coulent doucement dans des vallées larges; plus ils se rapprochent du grand fleuve, plus il semble qu'ils sont happés, qu'ils se précipitent, ils se hâtent, rongent la montagne, et aboutissent par de profonds ravins à pic à un fleuve dont les rapides dangereux rendent périlleuse la navigation, resserré qu'il est dans des gorges étroites entre des falaises de 500 à 1,000 mètres de hauteur.

Le grand fleuve lui-même paresseux dans les larges vallées molles et marécageuses où il ne pouvait se décider à quitter l'altitude de 4,000 mètres, passe ensuite dans ces fissures effroyables où les sentiers de mules ne peuvent même pas le suivre et où la vie n'est plus, jusqu'à ce qu'il se repose dans une plaine comme celle de Tchen Tou, pénètre une fois encore au travers des derniers contreforts qui prolongent le massif tibétain, pour se traîner ensuite pendant des centaines de kilomètres presque au niveau de la mer.

Au Yalong. — C'est ainsi que nous éprouvâmes, le maréchal des logis de Boyve et moi, des difficultés presque insurmontables à suivre avec des chevaux les sentiers de porteurs, seules communications que l'on trouve sur la haute chaîne granitique qui sépare le Kin Ho ou Yalong du Fleuve Bleu. Bien que, dans la reconnaissance que nous étions chargés de pousser jusqu'au Yalong, notre caravane eût été à dessein réduite à sa plus simple expression, le sentier infiniment étroit taillé dans la roche dure constamment nous arrêtait; il ne permettait à un tournant dangereux de laisser passer que les chevaux nus; il fallait débâter, transporter les charges à dos d'homme, rebâter, et il n'était pas rare en une heure de perdre quarante minutes à ce manège. Certain jour, à l'approche de la nuit, la cantine qui contenait tous les effets de mon compagnon et les miens, tous nos lingots d'argent, plaques photographiques et une partie des ustensiles de cuisine, dévala en bondissant, avec un bruit lugubre, de 300 mètres de haut, au fond d'une cascade où nous pûmes, le lendemain seulement, retrouver une partie de nos affaires et de notre fortune. C'est sur cette arête aussi que, bloqués tout à coup par une neige épaisse tombant jour et nuit, nous ne pûmes trouver dans le petit village lolo où nous étions réfugiés un seul

guide pour nous conduire: tous les hommes préférèrent faire grève en s'éclipsant: nous ne pûmes partir que grâce à la bonne volonté qu'y mit tout notre personnel, au petit bonheur, en marchant dans une direction probable.

Il n'est pas sans intérêt de savoir ce que veulent dire ces noms de Kin Ho, fleuve d'or, Kin Cha Kiang, fleuve au sable d'or, donnés dans le pays aux deux plus puissants cours d'eau de la région. Ils charrient en effet en assez grande quantité des parcelles de quartz aurifère que les Chinois ont exploitées de tous temps et dont ils savent parfaitement extraire l'or avec leurs primitifs procédés; c'est une pauvre profession, d'ailleurs, que celle des chercheurs d'or, une des plus misérables; les laveurs d'or gagnent avec peine par un travail acharné 0 fr. 30 à 0 fr. 40 par jour!

Nous ne nous étendrons pas sur la description de cette plaine de Tchen Tou, d'une richesse incomparable, qui fait contraste avec les montagnes escarpées aux sentiers presque inaccessibles. Cette plaine presque absolument horizontale n'est qu'un immense jardin où pas un pouce de terrain n'est perdu, où l'on ne laisse aux routes que juste la place nécessaire aux brouettes qui transportent les charges et les Chinois aisés (il n'y a presque pas de chevaux dans le pays), jardin dont les multiples canaux répartissent l'irrigation dans toute la plaine. Loin d'être un régal pour l'œil qui regardait de haut les rizières de montagnes, ces rizières de plaine sont insupportables au voyageur dont le cheval est obligé de marcher en équilibre instable sur le mur glissant qui sépare deux rizières; c'est là toute la route.

Enfin je ne citerai que pour mémoire ces bordures de calcaire et de grès friable au sud de la plaine de Tchen Tou, qui ont permis dans les collines qui bordent le Ya et le Min l'éclosion de milliers et milliers de grottes, se prêtant facilement à un art habile à ciseler, soit des ornements d'architecture d'un goût étonnant, presque grec, soit des statues colossales comme celles de Kiang Keou, élevées à la gloire des divinités, de dimensions telles que l'on en rencontre rarement dans aucun pays.

Le plateau tibétain. — Il semble qu'il y ait eu autrefois des formations glaciaires dans ces hautes régions du Tibet nord-est que nous avons réussi à traverser, il semble que certaines dorsales puissent être d'anciennes moraines; mais on n'y trouve plus de glaciers, tant la sécheresse de l'air est grande. «Les cours d'eau sont gelés pendant une grande partie de l'année: en été, ils ne dégèlent que pendant le jour, de sorte que si l'écoulement des eaux peut se faire normalement, elles ne peuvent néanmoins acquérir assez de vitesse et de force pour accomplir des effets sérieux d'érosion; les rides montagneuses apparaissent ainsi suivant l'expression très juste de Lapparent, «comme ensevelies sous leurs propres débris: les vallées s'aplatissent et s'élèvent par l'accumulation constante des matériaux provenant des versants»; les vallées ont ainsi un profil adouci qui caractérise les pamirs du grand massif de l'Asie centrale.»

C'est ainsi que les plateaux d'une altitude moyenne supérieure à 4,000 mètres rappellent les formes du plateau de Millevache et n'ont aucune ressemblance même lointaine avec les crêtes des Alpes et les aiguilles des Pyrénées. Mieux que l'on ne pourrait l'exprimer, quelques photographies prises sur les plateaux tibétains vous montreront ces formes molles des pamirs.

Le Lœss. — Une des caractéristiques les plus frappantes des pays de lœss est la résistance presque nulle à l'érosion, avec toutes les conséquences qu'elle comporte. Par les grandes pluies, on voit vraiment fondre ces terres qui, de jaune à peine rougeâtre à l'état sec, passent à la couleur brune dès qu'elles sont chargées d'eau. On conçoit facilement les formes classiques que doit prendre un terrain qui fond avec une telle facilité. La moindre fissure s'élargit, s'approfondit et devient crevasse; les croupes prennent vite l'aspect *type* d'un pays montagneux uniformément rongé par les eaux. Comme on ne voit aucune végétation, aucun arbre, ces immenses plis de terrain aride font l'effet de l'amplification d'une carte en relief. L'aridité n'est pas absolue, car ces régions désolées sont habitées; soit dans des petites cuvelles, soit sur des petites croupes formant comme des presqu'îles isolées par un isthme des torrents destructeurs de la masse principale, on peut apercevoir des champs de froment qui peuvent retenir l'eau du ciel et sont à peu près la seule culture que l'on rencontre hors des grandes vallées. Comme l'eau elle-même ne peut trouver aucun point d'arrêt, aucun refuge le long des pentes, les villages n'en ont point, et il n'est pas rare que leurs habitants soient obligés d'aller chercher l'eau indispensable à 5-6 kilomètres de là.

Ces terres de lœss donnent naissance fréquemment à des formes architecturales curieuses, d'un pittoresque remarquable : certaines surfaces plus dures sans doute ont protégé la terre abritée directement au-dessous: le lœss est rongé suivant des lignes verticales épousant des formes cylindriques, qui prennent volontiers l'aspect soit de grandes orgues, soit d'une chapelle, d'un vieux château, d'un fort avec ses bastions menaçants. Tout le pays voisins de Lan Tcheou, au Sud comme au Nord, présente de nombreux exemples de cet aspect architectural.

Un autre effet de la fluidité du lœss est la difficulté souvent considérable après des pluies de circuler dans un pareil pays.

Les vallées secondaires, dans ces régions désolées, déboisées, sont à sec quand il ne pleut pas, torrentueuses à la première averse. Ces torrents fougueux renversent sans peine les ponts branlants construits par les Chinois: aussi ceux-ci ont-il trouvé plus simple de n'en plus construire. On peut dès lors voir à la traversée d'un cours d'eau la magnifique inscription rappelant la générosité des donateurs qui contribuèrent à la construction du pont, mais de pont il n'en est point, et on passe si l'on peut!

Il faut donc passer sans pont le torrent vaseux: le lœss entraîné forme une boue traîtresse sur laquelle il n'est pas prudent de s'aventurer; un cheval, deux chevaux passent, le troisième y reste, et ce n'est pas chose facile de l'en tirer. Après de fortes pluies nous avons eu ainsi pendant plusieurs jours deux chevaux en moyenne quotidiennement enlisés malgré les précautions prises; il fallait recourir à de nombreux Chinois désireux de gagner quelques sapèques pour les ramener à grand'peine avec l'aide de cordes.

Il nous a fallu à plusieurs reprises — certain jour m'est resté mémorable, car j'y pris par ma témérité un bain complet dans l'eau boueuse — passer deux fois à gué une large et profonde rivière pour franchir un petit estuaire de vase qui avait bien 1 m. 50 de large.

Le lit des rivières en les plaines chinoises est essentiellement variable, et son déplacement cause les plus grands déboires aux compagnies des chemins de fer dont la voie les suit; je citerai par exemple le cas de la rivière suivie longtemps par la ligne de T'ai Yun Fou.

Quand survient une crue, le fond de la vallée est complètement recouvert par les eaux et le lit ordinaire complètement remanié. Les eaux baissent, un nouveau lit se creuse, distant souvent en certains endroits de 200 à 300 mètres de l'ancien lit. Dès lors, la plupart des travaux de consolidation sont à recommencer : telle muraille, élevée à grands frais pour former digue à un tournant du courant, se trouve à 100 mètres maintenant du lit de la rivière; plus loin, en un point autrefois éloigné du lit, la voie s'est trouvée arrachée, la paroi de la montagne entamée, et il faut refaire tout un remblai fort coûteux.

Il est bon de rappeler à ce sujet que, si la grande Compagnie Han-Keou-Pékin est franco-belge, celle de Tai Yuan Fou est bien française, et que ce fut une joie toute particulière pour nous, en reprenant contact avec la civilisation, d'être chaudement accueillis par les 30 ingénieurs français, vaillants pionniers dont la petite colonie coquette, élégante, témoignait de la prospérité de l'entreprise à laquelle ils se sont dévoués.

Gobi. — Peut-être me restera-t-il quelques instants encore pour dire un mot des pays désertiques, aux eaux saumâtres, que nous avons dû traverser sous la chaleur de juillet au sud du Gobi. Des dunes, toujours des dunes, du sable fin qui glisse sur le sol; parfois des arbustes étriqués, sortes de tamaris rabougris. Des puits rares, dont l'eau empestée est horrible à boire.

Une étude qui n'est pas sans intérêt est celle de l'influence qu'ont eue et qu'ont encore ces dunes mouvantes sur la vie des nomades du pays, les Mongols. Sans parler des champs d'ossements enfouis à l'origine sous la dune, qui par la marche régulière de celle-ci se trouvent au bout de quelque temps à nu au niveau du sol, et des autres transformations dues au

déplacement des dunes, rappelons que les villes mêmes n'ont pas toujours pu lutter contre l'envahissement des sables.

Le *Bulletin de la Géographie* du 15 février dernier relate l'exploration du Dr Koslov en Mongolie, et la description qu'il fait des ruines remarquables appelées Khara-Khoto, où il passa avec ses compagnons cinq jours à faire des fouilles. «Ces ruines, lisons-nous, couvrent un carré de 500 mètres environ de côté, entouré de murailles avec neuf bastions. Ce mur est percé de deux portes à l'Est et à l'Ouest. Les vents d'Ouest, dominants, ont entassé le sable contre la muraille, et l'ont même poussé par-dessus, jusque dans l'intérieur de l'enceinte, où il forme des dunes qui recouvrent les ruines. Actuellement, seuls, émergent au-dessus de ces dépôts arénacés de rares édifices et un grand soubourgan, monument funéraire contenant des reliques, connu également sous le nom de stoupa; il se rencontre près de l'angle sud-ouest de l'enceinte et abritait jadis une énorme statue de Boudha.»

Le Commandant d'Ollone, qui a fait un séjour lui aussi dans l'Ala Chan pour poursuivre des fouilles dont il a rapporté quantité de choses curieuses, aura l'occasion de traiter à fond cette question historique; mais j'ai voulu montrer dans une photographie saisissante une ville qui, comme Khara Khoto, est près de périr, envahie par le sable. Elle lutte désespérément, cette petite ville de Nicou Teou liang où se tient fréquemment un marché de chevaux fort fréquenté par les Mongols; la dune implacable s'est élevée déjà à hauteur des murs extérieurs et ne tardera pas sans doute à renverser les barrières que l'on cherche à élever contre son envahissement.

Et ce sera une ruine de plus, en ce pays de Mongolie où on ne les compte plus!

La Mongolie laissée en arrière, nous rentrions dans le Lœss, voyageant de nuit pour laisser reposer nos bêtes pendant les chaleurs du jour; nous traversions une troisième fois le Fleuve Jaune en un un tournant où les habiles bateliers chinois utilisent la force même de l'impétueux courant pour faire échouer la barque au point de débarquement, et nous arrivions enfin à Tai Yuan Fou, où nous revoyions, pour la première fois depuis vingt mois, un chemin de fer, et un chemin de fer français!

Puis c'est Pékin, Tien Tsin, et le retour en France de la Mission d'Ollone, après deux ans d'études géographiques, ethnographiques, archéologiques et historiques qui nous demanderont des mois encore de travail pour mettre sur pied l'œuvre de la Mission.